

Fabrice Lardreau

La guerre de sécession

Roman

lemieux > éditeur

I

Lundi 1^{er} décembre à 10 h 18, une dépêche AFP fut diffusée :

LAMMARTIN VA FAIRE SÉCESSION

À l'issue d'un conseil municipal extraordinaire, Lammartin, commune de 288 habitants située dans le département Nord-Est, a annoncé qu'elle reniait toute appartenance à la France et allait faire sécession.

Cette annonce fait suite à une consultation locale, organisée le 13 novembre dernier, qui a bénéficié d'un taux de participation inédit¹ : 87 % des électeurs se sont prononcés en faveur de la sécession, aussitôt entérinée par les élus.

Comme l'a déclaré M. Henri Deschamps, le maire (sans étiquette) qui vient d'entamer son second mandat, la décision, irrévocable, est le fruit d'une longue réflexion : « Nos concitoyens ne se reconnaissent plus dans les valeurs du pays. Ils ne se sentent plus écoutés et représentés par l'État. La capitale, dont les dirigeants

1 100 % des inscrits ont participé au scrutin. Pour mémoire, l'abstention lors des dernières élections avait atteint 65 %.

sont les pantins de l'Europe mondialisée, a perdu toute légitimité morale, politique et économique à nos yeux. Nous ne souhaitons plus dépendre de ce pouvoir aveugle, injuste et inefficace. Nous engagerons dans les prochaines semaines les démarches juridiques, politiques et économiques auprès des pouvoirs publics pour concrétiser notre décision. Adieu la France et vive l'indépendance. Vive Lammartin ! »

Cinquante-cinq heures, trente-quatre minutes et vingt-huit secondes plus tard¹, le mercredi 3 décembre, la navette venant de C., ville voisine (et sous-préfecture du département), parvint à Lammartin. Le véhicule s'immobilisa sur la place du village, comme épuisé. Les portes s'ouvrirent, diffusant un chuintement plaintif. Deux personnes en descendirent : une femme blonde portant une cage en plastique émettant des miaulements, et un homme de taille moyenne, le crâne dégarni, une sacoche sous le bras.

La place se vida en quelques secondes : d'abord la navette, qui démarra à peine ses passagers sortis, expulsant une fumée noire et malodorante, puis la femme, qui s'éclipsa sans dire un mot. Simon Lebrun se retrouva seul, dans un décor de fin du monde (à moins qu'il ne s'agisse d'un commencement). Le brouillard enveloppait Lammartin. Il s'approcha du monument aux morts et,

1 D'une précision maniaque, le rapport du conducteur, que j'ai pu me procurer, permet d'être formel sur les horaires de cette journée.

Chapitre 1

utilisant la lueur de son téléphone portable, déchiffra la liste de noms où se trouvait un certain Jules Lebrun, décédé le 15 novembre 1917. « *Simple homonyme ou lointain parent?* » se demanda-t-il. Il méditait sur ce glorieux ancêtre lorsqu'il entendit des pas. Il se retourna et crut distinguer une silhouette progressant dans la brume. « Il y a quelqu'un?, demanda-t-il. Eh! S'il vous plaît!» La silhouette accéléra le pas, disparaissant dans l'obscurité.

Simon décida de la suivre. Il s'engouffra dans la brume, remontant une rue en pente. De chaque côté de la chaussée, des maisons aux volets clos s'alignaient. Aucune lumière ne filtrait. Quelque part devant lui, les pas progressaient à vitesse constante. Il suivit cette balise pendant cinq minutes, lorsque le signal se brouilla : d'autres pas, dont l'écho butait sur les façades, se superposèrent aux premiers. Simon Lebrun s'arrêta, le cœur battant. Il aperçut des silhouettes, une dizaine environ, convergeant vers un point lumineux grossissant dans la nuit.

« J'ai poussé la porte, devait-il noter plus tard¹, et me suis retrouvé dans une salle de spectacle, aveuglé par

1 Sauf mention particulière, toutes les citations en italique sont tirées des *Carnets de Lammartin*, rédigés par Simon Lebrun pendant son séjour dans cette commune. Ce document, auquel il faut bien sûr ajouter reportages, émissions télévisées, coupures de presse et matériaux divers, est essentiel pour aborder ce que l'on nomme aujourd'hui « les événements de Lammartin », ou encore « la guerre de sécession ». Cet épisode comporte des zones d'ombre. La profusion d'informations émanant d'Internet, en définitive,

des plafonniers. Dans un même mouvement, plusieurs têtes se sont tournées vers moi. J'ai reconnu la blonde parmi l'assemblée, à laquelle j'ai aussitôt adressé un sourire de connivence : aucune réaction. Elle semblait indifférente, fermée. Nous avions quand même passé toute la journée ensemble!»

Simon n'osait plus bouger. « Euh, je cherche Monsieur Deschamps... » demanda-t-il d'une voix chevrotante. « Ah, c'est vous le journaliste! » rétorqua un homme juché sur une estrade, face au public, portant une écharpe tricolore. Rires francs dans l'assistance. « Je... – Tous les mêmes, décidément... » reprit l'homme en soupirant. « J'ai un peu de retard, je suis désolé. Peut-être que nous pourrons nous voir comme prévu après votre... – Un peu de retard!, tonna l'homme à l'écharpe avant de marquer une pause. Vous avez entendu, mes amis : un peu de retard... » L'assemblée rit de plus belle. « Je vous attends depuis deux heures, voyez-vous! Et je suis occupé, comme vous devez vous en rendre compte! – Il est à peine 18 heures, et je sais

complique plus qu'elle n'aide le travail de l'historien. Autant que possible, je m'en suis bien sûr tenu aux faits avérés – et ils sont nombreux. Toutefois, par honnêteté, j'admets avoir eu recours à mon intuition et à ce qu'on peut appeler « l'imagination ». Ce terme, que de nombreux confrères rejettent comme un blasphème, une grave atteinte à l'éthique, n'est pas forcément incompatible avec la discipline historique. L'Histoire n'est-elle pas un grand roman où se projette l'imaginaire du citoyen? Comment restituer le passé sans le recours à la fiction?

Chapitre 1

que... – Vous savez quoi? – Je... – Vous ne savez pas qu'on ne passe plus à l'heure d'hiver à Lammartin : finies ces choses-là! L'heure d'hiver, c'est l'heure de Paris. Il est par conséquent 19 heures et vous avez deux heures de retard! Je vous prie de nous laisser tranquilles et de sortir. Je verrai plus tard ce que je peux faire pour vous. Merci.»

Simon se retrouva seul, à nouveau. Dure journée. La semaine avait pourtant bien commencé : l'avant-veille, invoquant « la France d'en bas, la fracture territoriale dont cette décision était un symptôme », il avait convaincu son rédacteur en chef, Philippe Ballard, de réaliser un reportage sur Lammartin, et pris rendez-vous avec le maire (il espérait aussi rencontrer quelques habitants). *Le Matin hexagonal* serait aux avant-postes, explorant ce que la concurrence avait dédaigné : l'information de terrain, le quotidien, la voix des « authentiques Français ». Interprétée comme un canular, l'annonce de la sécession, qu'un attentat à Bruxelles avait occultée, était passée inaperçue. Simon Lebrun était donc proche du scoop...

Le trajet, engagé sous de bons auspices, fut fastidieux. Paralysée par une grève surprise, la SNCF avait affrété des cars de substitution. Il fallut pas moins de cinq heures pour rallier C., située à 250 kilomètres, puis une bonne heure (en navette) pour parvenir à Lammartin. Le premier véhicule creva un pneu sur l'autoroute, et le second, prêt à rendre l'âme, peina sur des routes de campagne parsemées d'ornières. Il

faisait chaud, en outre, la musique était trop forte, et la conversation de sa voisine, ennuyeuse. Prénommée Sylvaine, âgée de trente-cinq ans, celle-ci était donc blonde, esthéticienne de son état, et passionnée par les félidés. Elle revenait de Paris où elle avait consulté un éminent vétérinaire : Minette vomissait quasi quotidiennement, et aucun des praticiens consultés dans la région n'était en mesure de la guérir. « Un as, ce type, dit-elle à propos de son hôte, qui l'avait subjuguée. Il a tout de suite compris Minette ! Et quelle classe... » Elle était plus réservée sur la capitale, qui lui inspirait peur et dégoût. « Je ne sais pas comment ils font pour vivre là-bas, avec ce bruit et cette pollution ! Vous savez que les animaux respirent aussi les particules... »

Ces péripéties avaient mis Simon en retard. Il attendait maintenant dans le froid et l'obscurité, tremblant de la tête aux pieds. Y avait-il un microclimat à Lammartin ? Il se dandina sur place puis, n'y tenant plus, fit le tour du bâtiment en se tapotant les côtes, poussant de petits cris. Les graviers crissaient sous ses pas, et la monnaie tintait dans ses poches... Malgré cette gymnastique improvisée, il était frigorifié. Après une demi-heure, la porte s'ouvrit. Simon se retrouva dans la lumière, en plein déhanchement, devant un adolescent. Le jeune homme pouffa d'abord de rire ; il pointa ensuite son index sur sa tempe, imitant le mouvement d'un tournevis, puis continua son chemin. Les uns après les autres, les participants sortirent et défilèrent devant Simon, sans jamais lui adresser la

Chapitre 1

parole. Certains firent mine de le dévisager, bien sûr, mais sans intérêt ni insistance, juste pour la forme.

Après que la foule se fut dispersée, M. Deschamps, le maire, apparut enfin. À contre-jour, dans l'encadrement de la porte, il avait l'air d'un géant. Il s'arrêta puis avisa son interlocuteur. « Ah, vous êtes là... » dit-il comme à regret. Simon se fendit d'un sourire crispé. « Vous avez un petit moment, maintenant, pour l'interview? – Trop tard pour ce soir. J'ai rendez-vous dans une heure à l'autre bout du département. Demain matin à la mairie, 9 heures? – C'est que, vous comprenez... – C'est que quoi? – Quelqu'un pourrait me raccompagner à C.? – Et puis quoi encore! Vous allez dormir ici. Églantine vous louera sa chambre. – Églan... – Ma fille. Elle a monté un gîte. Vous serez son premier client comme ça. Allez, venez, suivez-moi! » Simon suivit sans protester. Il était épuisé, claquait des dents et n'aspirait qu'à une chose : dormir. Ils redescendirent la rue principale et, peu après l'église, s'engagèrent sur un chemin qui longeait une rivière.

Monsieur Deschamps marchait d'un pas alerte, une dizaine de mètres devant Simon qui peinait à le suivre. « *Le brouillard s'était encore épaissi et, à plusieurs reprises, j'ai buté sur des mottes de terre, manquant de tomber. Après quelques minutes, j'ai aperçu de la lumière et ce qui s'avéra être une maison.* »

De cette première nuit à Lammartin, Simon Lebrun garderait un souvenir plutôt sommaire : une jeune femme (brune? la trentaine? jolie? il ne savait plus

La guerre de sécession

au juste) les avait accueillis lui et M. le maire, avait indiqué un tarif et conduit son hôte à l'étage, jusqu'à sa chambre. Là, grelottant, notre homme s'était précipité tout habillé sous les couvertures.

Il dormit peu, d'un sommeil agité, « *troublé d'affreux cauchemars dans lesquels un homme à la chapka noire armé d'un pistolet le poursuivait* ». Simon se réveillait lorsque les coups claquaient. Il constatait qu'il n'était pas mort et, péniblement, gagnait la salle de bains pour se passer de l'eau sur le visage. Démultiplié par un miroir en triptyque dont les pans articulés grinçaient, celui-ci faisait peine à voir. Simon décrit sans complaisance « *des cheveux grisonnants en bataille, une peau cirreuse où affleuraient des poils de barbe, des yeux rougis et févreux* ». Sa tête était prête à exploser ; le sang cognait à ses tempes. Il ressentait cette fièvre grippale, ce mélange d'abattement et d'excitation qu'il détestait par-dessus tout. Une aspirine l'aurait soulagé, bien sûr, mais il n'avait aucun médicament sur lui et, je ne sais pour quelle raison, n'osa réveiller sa logeuse afin d'en demander.

DU MÊME AUTEUR

- Les Draps de papier*, roman, Denoël, 1994
Une fuite ordinaire, roman, Denoël, 1997
Les tirages flous ne sont pas facturés, roman, Denoël, 1998
Quelqu'un marche là-haut, roman, Albin Michel, 2000
Contretemps, roman, Flammarion, 2004
Nord absolu, roman, Belfond, 2009
Versants intimes, portraits, Arcadia, 2010
Un certain Pétrovitch, roman, Léo Scheer, 2011
Cimes intérieures, portraits, Guérin, 2013, préface de Philippe Claudel
Le Carrefour invisible, récit, Plein Jour, 2017
Duetto Vladimir Nabokov, Éditions numériques Nouvelles Lectures, 2018